

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 28 JUILLET 1830.

NO. 44

FRANCE.

PARIS, 5 juin.

L'alarme est à la Bourse. Les 3 pour cent sont tombés aujourd'hui à 79 fr. 15 c. ; les fonds espagnols, de 84 3/4, où ils étaient il y a peu de jours, sont descendus à 69 3/4 ; les fonds de Naples éprouvent la même baisse ; la liquidation de mai, enfin, est effrayante. Demain est le jour des paiements, et déjà plusieurs joueurs manquent à l'appel. Des différences considérables doivent être soldées par les agents de change qui n'ont point d'action à exercer contre leurs débiteurs de mauvaise foi. Le parquet est dans la stupeur ; il attend avec anxiété la mesure de ses pertes, et s'effraie encore plus de celles qui l'attendent à la liquidation de juin.

Les événements politiques, une guerre spendieuse et dont les résultats sont soumis à l'influence des éléments, l'approche des élections et la solution du problème qu'elles ont à résoudre, toutes ces circonstances réunies jettent l'épouvante parmi les capitalistes et les spéculateurs. Des paroles qu'on attribue à un ministre circulaient à la Bourse, et ajoutaient encore à l'émotion générale ; on assurait que cette excellence avait dit à un fonctionnaire qui partait pour les élections : « Nommez de bons députés ; car autrement la royauté monterait qu'elle a des armes qu'on ne lui suppose pas. »

(Constitutionnel.)

TOULON, 31 mai.

(Correspondance du Constitutionnel.)

Aucun bâtiment n'étant encore arrivé de la croisière d'Alger, l'on ne sait rien de nouveau, ni sur les mouvements de notre expédition ni sur le sort qui a pu être réservé aux malheureux marins des bricks *le Sylène* et *l'Aventure*. L'on espère pourtant qu'ils auront échappé à la férocité des Arabes, si le dey d'Alger a maintenu les ordres qu'il avait donnés précédemment, d'offrir cent piastres à ceux des Bédouins qui lui apporteraient la tête d'un Français mort, et deux cents piastres pour un de nos compatriotes encore en vie. On se rappelle que cette mesure fut prise lors de l'attaque faite contre les Bédouins, en juillet 1829, par les embarcations des frégates *l'Phigénie* et la *Duchesse-de-Berry*. Ces chaloupes furent alors jetées par les courans sur la côte d'Alger, et les deux cents piastres offertes firent alors le salut de quelques-uns de nos infortunés marins.

Des bâtimens de commerce, arrivés ce matin, ont rapporté que, le 29 du courant, un des bâtimens de transport de notre expédition a été par eux rencontré sur les parages du cap Bingut, laissant courir presque vent arrière dans la direction du sud. C'est la route à suivre pour arriver à Palma, île de Majorque.

Six bâtimens de transport, à peu près le reste de notre expédition, et ayant un chargement de subsistances pour l'armée, viennent de mettre à la voile ; ils sont escortés par un bâtiment à vapeur de guerre, sous les ordres de M. Janvier, lieutenant de vaisseau.

La brise d'ouest continue à être fraîche sans être forte ; le tems est tout-à-fait beau, et, s'il continue encore quelques jours, nos marins pensent que le débarquement de l'armée sera heureusement exécuté et que nous en aurons bientôt des nouvelles.

Il est encore parti hier sept à huit bâtimens de transport, sous l'escorte du brick du Roi *le Lynx*, commandé par M. Armand, lieutenant de vaisseau ; ils doivent faire route avec ceux partis aujourd'hui : ils seront sans doute rendus à Palma dans deux ou trois jours.

L'on ne voit plus en retard que le transport n. 79 ; il charge des projectiles qu'il n'a pu embarquer plus tôt.

Notre rade, naguère encombrée par la belle flotte qui la garnissait, est à présent dans un état complet de nudité : l'on n'y voit plus que deux bricks de guerre, *la Surprise* et *la Diligente* ; celle-ci va partir incessamment pour Alexandrie.

La frégate turque, mouillée dans les eaux du lazaret, attend la réponse aux dépêches que son amiral a expédiées à Paris ; elle a fait demander de la viande fraîche, qu'on lui a envoyée dépecée comme on le pratique à l'égard des autres bâtimens ; mais Tahir-Pacha n'en a pas voulu, et a réclamé des bœufs et des moutons vivans : c'est sans doute pour suivre les préceptes de la religion mahométane.

Nous avons annoncé que M. Massieu de Clerval, capitaine de vaisseau, commandant la division chargée du blocus d'Alger, avait conçu les plus vives inquiétudes au sujet des bricks *le Sylène* et *l'Aventure*, qui faisaient partie de cette division.

Ces inquiétudes n'étaient que trop fondées, et ces deux bricks se sont en effet perdus sous le cap Bingut.

Au premier avis de cet événement, S. Exc. le ministre de la

marine et des colonies s'est empressé de prescrire, par le télégraphe, au préfet maritime à Toulon, de lui communiquer par la même voie tous les renseignements recueillis sur le sort des marins du *Sylène* et de *l'Aventure*.

Voici la réponse de ce préfet :

« Toulon, 2 juin 1830, à deux heures et demie.

« Depuis que je vous ai annoncé le naufrage du *Sylène* et de *l'Aventure*, je n'ai reçu aucun renseignement sur le sort de leurs équipages. Le bruit généralement répandu ici est que le Dey d'Alger avait ordonné de respecter les prisonniers qui pourraient être faits.

« Aussitôt que j'apprendrai quelque nouvelle relative à ces équipages, je m'empresse de vous la transmettre. »

Cette dépêche étant la seule que le ministre de la marine ait reçue, on peut considérer comme manquant d'authenticité les détails donnés par plusieurs journaux sur les malheureux événements dont il s'agit.

(Moniteur.)

La nouvelle que nous avons donnée hier au soir de la perte de deux autres bâtimens, *le Palinure* et *le Faune*, était tellement répandue à Paris, que plusieurs journaux l'ont accueillie. Nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir la démentir, et nous nous empressons d'annoncer qu'elle ne peut pas même être vraie. Nous avons pris des renseignemens, et on nous donne comme certain que *le Palinure* est dans le Levant avec l'amiral de Rigny, et que *le Faune* se trouve actuellement dans le port de Toulon.

ANGLETERRE.

LONDRES, 4 juin.

(Extrait d'une lettre particulière.)

Le neveu de sir Robert Peel a parié 1,000 liv. sterl. contre 100, et la somme a été déposée dans la maison de *Rogin and Smith*, que le duc de Wellington ne serait plus ministre le 3 juillet prochain.

Le dernier conseil de cabinet s'est occupé de la Grèce. Lord Aberdeen a fait savoir aux ministres de Russie et de France la décision des membres du cabinet britannique à cet égard. On dit que le duc de Wellington a fait entendre hier soir, dans un cercle diplomatique, que les Grecs resteraient dans le statu quo jusqu'à ce que les affaires de France et d'Alger fussent arrangées ; qu'alors il y aurait probablement un congrès, où se trouveraient tous les ministres des principales puissances d'Europe, pour s'occuper de la tranquillité générale et du nouvel état de la Grèce.

Depuis quelques jours, l'Ambassadeur d'Autriche est d'une activité extraordinaire ; non-seulement il visite tous les diplomates, mais il se rend aussi assez souvent à la Bourse.

Le duc de Clarence a, dit-on, engagé le marquis de Lansdown à préparer une liste des personnages les plus distingués par leurs talens et leur caractère, afin que le futur roi puisse faire son choix ; et, dans ce cas, il est certain que l'héritier présomptif de la couronne ne soutiendra pas le duc de Wellington ; lors même que George IV se rétablirait par miracle, le duc de Clarence, et plusieurs autres membres de la famille royale organiseront une nouvelle opposition contre milord-duc.

(Extrait d'une lettre particulière.)

Les affaires de la Grèce, de politiques, paraissent vouloir devenir personnelles. Le duc de Wellington, non-seulement est mécontent et irrité contre le prince Léopold, qu'il menace de la perte de sa pension, mais on assure qu'il veut se venger de l'échec qu'il vient d'éprouver, sur le comte Capo-d'Istria et sur l'honorable M. Eynard ; milord-duc prétend que ces deux personnages ont seuls dérangé ses hautes combinaisons. On rapporte que sa grace a envoyé des dépêches au lord haut commissaire des Îles Ionniennes, et au commandant de Malte, qui ne sont pas favorables aux intérêts du président de la Grèce.

AMÉRIQUE DU SUD.

COLOMBIE.

Nous apprenons par des avis de Maracaibo jusqu'à la date du 8 juillet, reçus par le *Pilgrim*, que plusieurs officiers, accusés d'avoir formé un plan de contre-révolution en faveur de Bolivar, ont été arrêtés par ordre du gouvernement. A Vénézuëla, les préparatifs de guerre contre la Colombie ont été suspendus depuis la retraite du Libérateur ; une partie des troupes a été licenciée. On assure que le mécontentement dans les

provinces est porté à l'excès. A Maracaibo on a affiché des placards, dans lesquels on a dénoncé le général Paez.

La proclamation suivante du nouveau président, a été répandue dans la Colombie :

JOAQUIM MOSQUERA, président de la république de Colombie, à ses compatriotes.

COLOMBIENS !

Le rôle que nous devons représenter dans le grand drame des nations est intéressant, non-seulement pour nous-mêmes, mais pour toute l'Amérique du Sud. Nous sommes placés maintenant de manière à pouvoir donner au monde un grand exemple de moralité et de vertu, en régénérant la Colombie, exterminant l'anarchie, et en donnant aux lois toute leur efficacité. Ces moyens sont les seuls propres à contenir l'effervescence populaire, et à l'établissement de la liberté. Le Congrès constituant vous a donné les moyens de faire connaître la volonté nationale, par l'entremise de députés choisis de votre plein gré. Le Libérateur de la Colombie s'est éloigné de vous, afin de calmer les appréhensions des amis de la liberté ; il renonce aux fruits de ses lauriers, pour qu'il ne reste plus de prétexte aux désordres.

Au moment de cette crise importante, les représentans du peuple m'ont appelé à l'administration provisoire de la République. J'ai fait serment aujourd'hui à la Constitution ; ce n'est que par notre adhésion entière à ce pacte, que la Colombie échappera à la dissolution dont elle est menacée. L'amour pur de la patrie est la lumière sacrée qui me guide, que pouvez-vous demander de plus à un homme comme moi, soudainement arraché à la vie privée pour devenir le ministre fidèle de votre volonté ? Si vous désirez davantage, votre honneur, notre gloire et l'intérêt national exigent que vous le fassiez connaître, et la gloire de faire le bien du pays vous appartiendra tout entière.

Citoyens ! quelles que soient vos opinions, soyez unis dans l'intérêt du pays. Le passé sera oublié. Ceux-là ne sont point de vrais amis de la liberté qui ont le désir d'exciter à une nouvelle révolution.

Colombiens ! Le moment est venu d'augmenter notre gloire, et de perpétuer notre existence politique. Servons d'exemple aux nouveaux États du continent, et apprenons à nos détracteurs que nous sommes dignes de la liberté.

JOAQUIM MOSQUERA.

Bogota, 13 juin 1830.

MEXIQUE.

L'extrait d'une lettre que nous publions ci-après, confirme la nouvelle de la défaite du général Bravo ; et une amélioration manifeste de la position du général Guerrero.

« Guerrero a si bien augmenté ses forces dans le sud, que la semaine dernière il a attaqué Bravo et Berdejo et les a mis complètement en déroute ; de telle sorte, que ces deux chefs n'ont eu que le tems de se sauver, ainsi que le colonel Maulia. Le régiment No. 1, que commandait ce dernier, a été passé au fil de l'épée ; pas un seul officier n'a échappé à la mort. Le gouvernement n'a pas publié cette nouvelle, sans doute pour ne pas encourager les conspirateurs dont cette capitale abonde (la lettre est datée de Mexico) et qui menacent à chaque instant notre tranquillité ; mais personne n'ignore cette terrible disgrâce que nos troupes ont soufferte. »

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Le *Constitutionnel* jusqu'au 7 juin, et les journaux de Londres jusqu'au 15, nous sont parvenus par le paquebot *New-York*, arrivé hier dans ce port.

La flotte française, d'après les extraits des journaux français publiés dans ceux de Londres, a relâché dans la baie de Palma le 1^{er} juin ; elle a mis ensuite à la voile pour la côte d'Afrique, mais le mauvais tems l'ayant empêchée de débarquer les troupes, elle est revenue à son mouillage de Palma pour y attendre des vents favorables. D'autres rapports reçus par la goëlette *Dighton*, partie de la Guadeloupe le 15 juillet, nous apprennent qu'une dépêche télégraphique reçue au Havre le 14 juin, a annoncé que la flotte avait réussi à mettre à terre au nord d'Alger 15,000 hommes de troupes. Les con-

velles de Londres sont du plus grand intérêt. La santé du Roi qui s'était affaiblie au point d'inspirer les plus vives craintes, s'est améliorée tout-à-coup, de manière à étonner ses médecins.

On attribue ce changement inespéré à une incision faite au côté, près du cœur ; le *Courier* dit que cette opération, quoiqu'elle ait eu lieu d'après les journaux depuis près de six semaines, n'a été faite que dernièrement, et qu'elle a produit les résultats les plus avantageux. Toutefois, on ne peut se flatter du rétablissement du roi.

Nous trouvons dans le *National* du 11 juin, les observations suivantes :

« La flotte a mis à la voile le 26 mai. D'après une dépêche télégraphique, on la savait arrivée à Palma, le 2 juin, sept jours après son départ. On nous laisse ignorer pourquoi sept jours ont été employés à faire un trajet de cent lieues, tandis que deux ou trois jours de vents passables auraient suffi pour parcourir la même distance. On ne nous dit pas si dans l'intervalle, la flotte a éprouvé quelque avarie, ou si, comme on le prétend, après être arrivée en vue de la côte d'Alger, elle en a été repoussée par la tempête, et forcée finalement de se réfugier à Palma. Voilà des détails sur lesquels le ministère garde le silence, quoiqu'assurément il soit bien informé, mais nous comprenons cette réserve, de la part des hommes qui ont pris sur eux une si grande responsabilité. Nos soldats ont été embarqués le 17 et le 18. Le 2 juin ils étaient depuis 15 jours à bord ; ainsi 22 à 23 jours sont maintenant écoulés depuis leur embarquement.

« Le mauvais temps que l'on éprouve ici, a pu se faire sentir de même dans la Méditerranée, car il est évident qu'il provient de l'état de l'atmosphère. Nous pourrions donc craindre une continuation de circonstances défavorables. Toutefois, nous espérons que la bonne fortune de la France triomphera de la funeste étoile de ceux qui conduisent nos affaires depuis le 8 août, et que nos soldats pourront atteindre le sol, où la victoire doit célébrer leur arrivée. Il est des hommes qui jamais ne devraient s'immiscer dans les grandes entreprises, car pour réussir il faut cette confiance que donne le génie et qui commande à la fortune. Celui-là doit au moins être prudent, qui n'a rien de l'homme du 19 mai 1798, que favorisent les vents qu'il désire, et qu'un brouillard précurseur du soleil d'Austerlitz dérobe à la flotte de Nelson. On ne doit point braver la tempête, lorsque le vaisseau ne porte pas César et sa fortune. »

FONDS PUBLICS. Paris, 11 juin. — Les fonds ont encore éprouvé de la baisse aujourd'hui. Ils sont à 10 francs au-dessous du plus haut prix de l'hiver dernier. Les 5 pour cent commencent aussi à approcher du pair.

5 pour cent, 102 f. 50 c. 60, 65, 75, 80, 90, 103 f. ; 4 pour cent, 99 f. 50 c. ; 3 pour cent, 76 f. 15 c. Emprunt Haitien, 360 fr., 380, 390. Change sur Londres, un mois (argent), 24 fr. 45 c. ; trois mois (papier), 25 fr. 35 c. ; (argent,) 25 fr. 30 c.

Le brick *Montilla*, parti le 4 juillet de Carthagène, est arrivé le 26 dans ce port, et nous fournit des journaux jusqu'au premier. En voici des extraits.

Bolívar est arrivé de Turbasco à Carthagène le 23 juin, accompagné du préfet commandant-général, d'un nombre considérable de ses amis et d'officiers généraux, dans l'intention de s'embarquer pour l'Angleterre ou la France, aussitôt qu'un bâtiment serait prêt à le recevoir. Le Libérateur a été salué sur son passage et à son arrivée par les vifs répités du peuple. Le 26, il a reçu les autorités de la ville, les dames et les habitants les plus respectables. Le sous-préfet est aussi venu le complimenter, et a prononcé à cette occasion un discours, dans lequel il exprime le vœu du peuple du département de Magdalena pour qu'il ne s'éloigne pas du pays. Sa présence est d'autant plus nécessaire, dit-il, que la république se trouve placée dans une situation critique. Le Libérateur a répondu, qu'il déplorait la nécessité d'un sacrifice qui l'obligeait à vivre loin de son pays, mais il le regardait comme indispensable, afin de faire taire la jalousie d'une certaine faction. Il espérait, cependant, qu'après le rétablissement de la paix, rendue à la Colombie par les soins de Mosquera, il aurait encore la faculté d'y revenir, et pourrait participer aux avantages d'une délivrance obtenue par les communs efforts de ses compatriotes et les siens. Le Libérateur termine sa réponse par ces paroles remarquables :

« Je suis persuadé, Messieurs, que je n'ai d'autre parti à prendre, que celui auquel je me suis déterminé volontairement, savoir, à m'exiler du pays afin de conserver sans tache mon honneur et ma gloire, laissant aux alternatives de la révolution, et aux destinées finales de cette république, à décider du mérite de mes actions.

« Cependant, messieurs, n'inférez pas de cette résolution que je refuserais mes services, s'ils pouvaient encore être utiles. Je suis tellement pénétré de gratitude envers mes compatriotes, que je ne laisserai échapper aucune occasion de leur en offrir le témoignage, dussé-je leur dévouer mon dernier soupir. Le département de Magdalena, où j'ai pris naissance, et dans lequel s'est ouverte la carrière de mes services, occupe la première place dans mes souvenirs. Jamais il ne sera menacé de quelque danger, que je n'éprouve un désir ardent, de le partager. Sa prospérité sera toujours l'objet des plus vives et des plus douces émotions de mon âme. »

Des avis reçus à Carthagène le 25 juin par une goélette venant de Rio-Chico ont annoncé à Bolívar que des mouvements contre-révolutionnaires en sa faveur, ont commencé à Calaba-

so, et se sont étendus avec rapidité, dans toute la province de Barcelona, Cumana, et sur la gauche de l'Orenoque. Le peuple s'est levé en armes, et a contraint plusieurs généraux, et d'autres officiers à y prendre part. Caracas et Cumana seulement sont restées fidèles, assure-t-on, au parti de Paez, et celui-ci qu'on suppose n'avoir pas agi de sa propre volonté contre Bolívar, a été invité à soutenir la nouvelle révolution. Paez était malade à Valence. Le congrès vénézuélien n'a rien fait, attendu que les membres du clergé faisant partie de l'assemblée se sont opposés à toutes les propositions émises par leurs collègues. On ajoute que cette révolution était préparée depuis plusieurs mois, mais qu'elle n'a éclaté avec autant de précipitation, que parce qu'on craignait le départ prochain de Bolívar.

Il est à remarquer que cet avis d'une contre-révolution, qu'on dit avoir été donné par exprès à Bolívar, n'a point été confirmé ; il est loin d'être authentique. Les lettres particulières à la date du premier juillet n'en font pas mention. Cependant, nous apprenons par un rapport verbal du capitaine du brick *Montilla*, que les contre-révolutionnaires de Vénézuéla ont forcé Paez à se démettre du commandement, et que la contre-révolution fait des progrès. Il faut conclure de l'ensemble de ces relations, de l'inclination connue de Bolívar, et de l'intérêt que le peuple de Carthagène vient de faire éclater de nouveau en sa faveur, qu'il est plus que probable qu'il consentira à rester dans le pays, et à reprendre son ancienne autorité.

Des lettres reçues par la même voie (le *Montilla*) annoncent que le général José Antonio Sucre, vainqueur d'Ayacucho, le sauveur des deux Pérous, a été assassiné. On se rappelle que le général Sucre avait été chargé de concert avec deux autres députés au congrès de terminer les différends qui s'élevèrent entre la Colombie et Vénézuéla. Ayant échoué dans sa mission, et la session du congrès étant close, il se rendit dans le département du sud pour y apaiser des troubles suscités par le général Flores. C'est là, dit-on, qu'il est tombé sous le fer des assassins à l'âge de 37 ans. Deux autres généraux ont perdu la vie de la même manière.

Nous avons fait connaître dans notre dernier numéro, le résultat du recensement fait dans la ville de Boston. La population qu'on présumait devoir s'élever à 70,000 âmes n'a pas éprouvé un accroissement aussi favorable qu'on s'y attendait. Le *Boston Gazette* donne l'explication suivante de ce mécompte.

« En 1829, il y eut en ville près de 200 faillites dont le passif s'est élevé de 6 à 8 millions de dollars, sur lesquels les dividendes payés ont à peine produit 15 cents par dollar. Depuis trois ou quatre ans, le prix de la propriété foncière et immobilière a baissé de 15 à 35 pour cent et il diminue encore.

« Depuis 1828, toute la navigation de Boston, évaluée avec les quais, magasins, etc., et autres propriétés du commerce et du port, de 12 à 15 millions de dollars, n'a rien produit, ou a produit moins que rien.

« Depuis 1825, plus de 5 millions de dollars ont été engloutis dans des manufactures de laine et de coton, quoique la classe des manufacturiers ait été protégée par des droits de 25 à 150 pour cent imposés sur des marchandises de même nature venant de l'étranger.

« Depuis 1828, tous les capitaux consacrés par le commerce aux importations ou aux exportations n'ont rapporté aucun bénéfice. Il y a plus, nous n'avons connaissance d'aucun article importé ou exporté, à l'exception du coton, sur lequel on n'aït perdu depuis deux ans ; au dire des personnes qu'elles intéressent, aucune des opérations dont le résultat n'est pas encore connu ne donnera du profit, et le plus grand nombre présentera une perte considérable.

Perdrix rouges de France. — La *Philadelphia Gazette* annonce qu'on peut en voir 27 à bord du navire *Benjamin Morgan*, arrivé dernièrement de Port Mahon. Leur nombre était originairement de trente-six, mais il en est mort neuf, probablement parce qu'elles furent d'abord trop resserrées dans une même cage. Une volière assez vaste ayant été préparée à bord pour celles qui ont survécu, elles sont arrivées dans le meilleur état, et vont être naturalisées dans le pays.

Le docteur Edward Haydock rapporte dans un journal de Philadelphie, qu'il a été appelé la semaine dernière auprès de sept personnes, malades pour avoir bu de l'eau froide. Il condamne la saignée en pareils cas, et recommande l'usage du *laudanum* à fortes doses, et des frictions avec de la moutarde, ou du poivre de cayenne.

Un médecin distingué de Philadelphie, le docteur Rosseau, soutient que l'hydrophobie n'est pas produite par un virus spécifique. Il dit qu'il y a toujours danger d'hydrophobie à la suite de la morsure d'un chien, qu'il soit enragé, ou non, comme on peut être atteint du *tétanos* lorsqu'un éclat de bois, ou un clou ont pénétré dans le pied ou dans la main. Il arrivera une fois seulement sur cent, ou sur mille, que l'éclat de bois ou le clou donneront lieu au *tétanos*, et il en est de même pour la morsure d'un chien, elle produit rarement l'hydrophobie. D'après cette nouvelle théorie, les chiens sont encore plus dangereux qu'on ne l'imaginait autrefois, et nous voyons que l'hydrophobie est à redouter dans tous les tems à la suite de la morsure des chiens.

Newfoundland. — D'après les débats du parlement Anglais il paraît que Newfoundland (terre neuve) qui n'était regardé que comme un point de retraite pour les pêcheurs, est devenu une colonie importante, et renferme plus de cent mille habitants, c'est-à-dire au delà de moitié de la population du haut Canada. On croit que les dispositions de la loi intitulée *Roman Catholic relief bill* s'étendront à ce territoire.

(Quebec Star.)

VOYAGES.

M. CAILLIÉ A TEMBOCTOU.

Le *Courrier des États-Unis* a déjà dit que le *London Quarterly Review* avait mis en doute, dans des termes peu mesurés, l'authenticité du voyage de M. Caillié à Temboctou. Cet article, écrit sous l'inspiration d'une absurde jalousie, a eu peu de succès, et il est bien prouvé aujourd'hui, malgré les dénégations anglaises, que cet intrépide voyageur a vu la ville de Temboctou, le but de tant d'entreprises malheureuses.

Qu'un Français ait eu le premier l'honneur de terminer un si dangereux voyage, c'est ce que ne peut pardonner M. John Barrow, auteur de l'article du *Quarterly Review* ; mais ce qui paraît piquant c'est que, par des recherches que l'on vient de faire, il est à peu près prouvé que ce même M. John Barrow qui a publié il y a nombre d'années la relation de son voyage en Chine, n'a jamais mis le pied dans le Céleste Empire ; son livre rempli des erreurs les plus graves sur les mœurs, les usages, la religion, l'industrie des Chinois et sur la géographie de leur pays, est l'ouvrage d'un homme dont l'imagination seule a voyagé, et il est facile de définir le sentiment que l'on éprouve en voyant une accusation d'imposture portée par un homme dont la conscience ne doit pas être fort tranquille.

Mais laissons M. John Barrow et occupons-nous du voyage en Afrique.

Toutes les nations de l'Europe ont fait des tentatives inutiles pour avoir des notions exactes sur l'intérieur de l'Afrique, sur le cours du Niger, et la ville de Temboctou que des récits fabuleux, qui semblaient tirés des *Mille et une Nuits*, ont représentée comme une des merveilles du monde. M. Caillié, après des fatigues, des privations et des dangers qui se renouvelaient chaque jour, a eu le bonheur d'arriver jusqu'à cette capitale tant vantée, et d'en rapporter ses notes et ses dessins. Son récit diminuera beaucoup notre admiration.

Né en 1800, à Mauzé, M. René-Caillié éprouva de bonne heure la passion des voyages. A l'âge de 16 ans il s'embarqua pour St-Louis sur le brick *la Loire*, parti avec la *Méduse*, et qui échappa au malheureux sort de cette frégate. Il fit un second voyage au Sénégal en 1818, et s'étant joint à une caravane, il traversa le pays des Yolofs, celui des Foulahs et le royaume de Bondou. En 1824, il quitta de nouveau Saint-Louis et se rendit chez les Bracknas où il se familiarisa avec les mœurs et les usages des Maures. Plus tard il visita les établissements anglais dans la Gambie.

S'étant lié avec des *mandingues* et *séracolets*, marchands voyageurs en Afrique, il leur dit qu'il était né en Égypte de parents arabes, qu'il avait été transporté en France, et qu'il désirait retourner dans son pays, et rentrer dans la religion de Mahomet. Sous ce prétexte il partit le 19 avril 1827, en côtoyant le Rio-Nunez.

Le 30 mai M. Caillié se réunit à une caravane de marchands, et le 11 juin il arriva à *Couroussa*, village d'*Amans* sur la rive gauche du Niger. De là il se rendit à Kankan, sans exciter les soupçons des Foulahs de Fouta, musulmans fanatiques qui ont en horreur les Chrétiens, auxquels ils supposent l'intention de s'emparer de leurs mines d'or.

Il arriva enfin le 11 mars 1828 à Jenné, ville importante située sur un affluent du Niger. Jenné, au moyen de grands bateaux qui descendent le *Dhioliba* jusqu'à *Cabra*, port de Temboctou, fait avec cette ville un commerce suivi. Le 13 mars il se mit à bord d'un de ces bateaux pour arriver au but si désiré de son voyage, qu'il atteignit le 20 avril 1828.

Ici nous laisserons parler M. Caillié, et nous consacrerons quelques colonnes à son séjour à Temboctou. Quoiqu'un peu longue, cette relation est d'un intérêt vif et tout nouveau, et nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de ne l'avoir pas abrégée davantage.

Enfin nous arrivâmes à TEMBOCTOU, au moment où le soleil touchait à l'horizon ! Je voyais donc cette capitale du Soudan, qui depuis si longtemps était le but de tous mes desirs. En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction ; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie fut extrême. Mais il fallait en comprimer les élans ; ce fut au sein de Dieu que je confiai mes transports : avec quelle ardeur je le remerciai de l'heureux succès dont il avait couronné mon entreprise ! Que d'actions de grâce j'avais à lui rendre pour la protection éclatante qu'il m'avait accordée, au milieu de tant d'obstacles et de périls, qui paraissaient insurmontables !... Revenu de mon enthousiasme, je trouvais que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente ; je m'étais fait, de la grandeur et de la richesse de cette ville, une toute autre idée ; elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites ; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle ; tout est triste dans la nature ; le plus grand silence y règne ; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant, à voir une grande ville s'élever au milieu des sables ; et l'on admire les efforts qu'ont eus à faire ses fondateurs. En ce qui concerne Temboctou, je conjecture qu'antérieurement le fleuve passait près de la ville ; il en est maintenant éloigné de huit milles au N., et à cinq milles de Cabra dans la même direction.

J'allai loger chez Sidi-Abdallah ; je puis dire qu'il me reçut d'une manière toute paternelle ; il était déjà prévenu indi-

rectement des prétendus événements qui avaient occasionné mon voyage au travers du Soudan : il me fit appeler pour souper avec lui. On nous servit un très-bon couscous de mil à la viande de mouton. Nous étions six autour du plat : on mangeait avec les mains, mais aussi proprement qu'il était possible. Sidi-Abdallah ne me questionna pas, suivant la mauvaise habitude de ses compatriotes. Il me parut doux, tranquille, et très-réservé : c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, haut de cinq pieds environ, gros et marqué de petite-vérole ; sa physionomie était respectable, son maintien grave et ayant quelque chose d'imposant. Il parlait peu et avec calme. On ne pouvait lui reprocher que son fanatisme religieux.

Après m'être séparé de mon hôte, j'allai me reposer sur une natte que l'on avait tendue par terre dans mon nouveau logement. A Temboctou, les nuits sont aussi chaudes que les jours ; je ne pus rester dans la chambre que l'on m'avait prêtée : je m'étais établi dans la cour, où il me fut de même impossible de reposer. La chaleur était accablante ; pas un souffle d'air ne venait rafraîchir l'atmosphère ; dans tout le cours de mon voyage, je ne m'étais pas encore trouvé aussi mal à mon aise.

Le 21 avril, au matin, j'allai saluer mon hôte, qui m'accueillit avec bonté ; ensuite j'allai me promener dans la ville, pour l'examiner. Je ne la trouvai ni aussi grande, ni aussi peuplée que je m'y étais attendu ; son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée ; on n'y voit pas, comme à Jenné, ce grand concours d'étrangers, venant de toutes les parties du Soudan. Je ne rencontrai dans les rues de Temboctou que les chameaux qui arrivaient de Cabra, chargés des marchandises apportées par la flotille ; quelques réunions d'habitants assis par terre sur des nattes, faisant la conversation, et beaucoup de Maures couchés devant leur porte, dormant à l'ombre. En un mot, tout respirait la plus grande tristesse.

J'étais surpris du peu d'activité, je dirai même de l'inertie qui régnait dans la ville. Quelques marchands de noix de cola criaient leur marchandise, comme à Jenné.

Vers quatre heures du soir, lorsque la chaleur fut tombée, je vis partir pour la promenade plusieurs nègres négociants, tous bien habillés, montés sur de beaux chevaux richement harnachés ; la prudence les obligea de s'éloigner peu de la ville, dans la crainte de rencontrer les Touariks, qui leur eussent fait un mauvais parti.

La chaleur étant excessive, le marché ne se tient que le soir, vers trois heures : on y voit peu d'étrangers ; cependant les Maures de la tribu de Zaouât, qui avoisinent Temboctou, y viennent souvent ; mais ce marché est presque désert, en comparaison de celui de Jenné.

On ne trouve guère à Temboctou que les marchandises apportées par les embarcations, et quelques-unes venant d'Europe, telles que verroteries, ambre, corail, soufre, papier et divers autres objets. Je vis trois boutiques tenues dans de petites chambres, assez bien fournies en étoffes des manufactures européennes ; les marchands ont à leur porte des briques de sel en évidence ; ils ne les étalent pas au marché. Tous ceux qui se tiennent sur la place ont de petites cabanes faites avec quelques piquets recouverts de nattes, pour se préserver de l'ardeur du soleil. Mon hôte, Sidi-Abdallah, eut la complaisance de me faire voir un de ses magasins où il mettait ses marchandises d'Europe ; en général, nos fusils sont très-estimés, et se vendent toujours plus cher que ceux des autres nations. Je vis encore quelques belles dents d'éléphants ; mon hôte me dit qu'il en tirait de Jenné, mais qu'il en achetait davantage à Temboctou ; elles y sont apportées par quelques Touariks ou Sourgous, les Kissours et les Dirimans, qui habitent les bords du fleuve. Ils ne font pas la chasse aux éléphants avec des armes à feu : ils leur tendent des pièges ; j'ai le regret de n'en avoir jamais vu prendre.

La ville de Temboctou est habitée par des nègres de la nation Kissour ; ils en font la principale population. Beaucoup de Maures se sont établis dans cette ville et s'y adonnent au commerce ; je les compare aux Européens qui vont dans les colonies dans l'espoir d'y faire fortune : ces Maures retournent ensuite dans leur pays, pour y vivre tranquilles ; ils ont beaucoup d'influence sur les indigènes : cependant le roi ou gouverneur est un nègre. Ce prince se nomme Osman ; il est très-respecté de ses sujets, et très-simple dans ses habitudes : rien ne le distingue des autres ; son costume est semblable à celui des Maures de Maroc ; il n'y a pas plus de luxe dans son logement que dans celui des Maures commerçants. Il est marchand lui-même, et ses enfants font le commerce de Jenné : il est très-riche ; ses ancêtres lui ont laissé une fortune considérable. Il a quatre femmes, et une infinité d'esclaves ; il est mahométan zélé.

Sa dignité est héréditaire, son fils aîné doit lui succéder. Le roi ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers ; cependant il reçoit des cadeaux. Il n'y a pas non plus d'administration ; c'est un père de famille qui gouverne ses enfants : il est juste et bon, et n'a rien à craindre de ses sujets ; ce sont absolument les mœurs douces et simples des anciens patriarches. En cas de guerre, tous sont prêts à servir. En général, ces peuples m'ont paru très-doux : ils ont peu de contestations, et lorsqu'il s'en élève, les parties se rendent auprès du chef, qui assemble le conseil des anciens, toujours composé de noirs. Les Maures ne sont pas admis à prendre part au gouvernement. Sidi-Abdallah, mon hôte, ami d'Osman, assistait quelquefois à ses conseils. Les Maures connaissent parmi eux un supérieur, mais ils ne sont pas moins justiciables des autorités du pays. Je priai mon hôte de me conduire chez le roi, il y mit sa complaisance ordinaire.

Ce prince nous reçut au milieu de sa cour ; il était assis sur une belle natte avec un riche coussin : nous nous tinmes assis à une petite distance de sa personne. Mon hôte lui dit que je venais lui présenter mon hommage : il lui raconta mes aventures. Je ne pus pas comprendre leur conversation : car ils parlaient la langue des Kissours. Le roi m'adressa ensuite la parole en arabe, me fit quelques questions sur les Chrétiens, sur la manière dont ils m'avaient traité. Notre visite fut courte, et nous nous retirâmes ; j'aurais désiré voir

l'intérieur de la maison ; mais je n'eus pas cette satisfaction. Ce prince me parut d'un caractère affable ; il pouvait avoir cinquante-cinq ans ; ses cheveux étaient blancs et crépus ; il était de taille ordinaire, avait une belle physionomie, le teint noir foncé, le nez aquilin, les lèvres minces, une barbe grise et de grands yeux ; ses habits, comme ceux des Maures, étaient faits en étoffes d'Europe ; il portait un bonnet rouge, avec un grand morceau de mousseline autour, en forme de turban ; il avait des souliers en maroquin semblables à nos pantoufles de chambre, et faits dans le pays. Il se rendait souvent à la mosquée.

Il y a, comme je l'ai dit, beaucoup de Maures établis à Temboctou ; ils ont les plus belles maisons de la ville. On leur envoie en consignation des marchandises d'Adrar et de Taflet ; il leur en vient aussi de Taoudt, Ardamas, Tripoli, Tunis, Alger : ils reçoivent beaucoup de tabac et diverses marchandises d'Europe qu'ils expédient sur des embarcations pour la ville de Jenné et ailleurs. Temboctou peut être considéré comme le principal entrepôt de cette partie de l'Afrique. On y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni ; ce sel est apporté par des caravanes à dos de chameaux. Les Maures de Maroc et ceux des autres pays qui font les voyages du Soudan, restent six à huit mois à Temboctou pour faire le commerce et attendre un nouveau chargement pour leurs chameaux.

Les planches de sel sont liées ensemble avec de mauvaises cordes, faites d'une herbe qui croît dans les environs de Tandy ; cette herbe est déjà sèche quand on la cueille ; pour l'employer, on la mouille, puis on l'enterre pour la défendre du soleil et du vent de l'est, qui la sécherait trop promptement ; quand elle est imprégnée d'humidité, on la retire, et l'on tresse les cordes à la main ; les Maures les emploient à différents usages. Souvent les chameaux jettent leur charge à terre ; et quand les planches arrivent à la ville, elles sont en partie cassées, ce qui nuit à la vente, si les marchands ne prennent la précaution de les faire réparer par leurs esclaves : ceux-ci rajustent les morceaux, et les emballent de nouveau avec des cordages plus solides, faits en cuir de bœuf ; ils tracent sur ces planches des dessins en noir, soit des rayons, soit des losanges, etc. Les esclaves aiment beaucoup à faire cet ouvrage, parce qu'il les met à même de ramasser une petite provision de sel pour leur consommation. En général, les hommes de cette classe sont moins malheureux à Temboctou que dans d'autres contrées ; ils sont bien vêtus, bien nourris, rarement battus ; on les oblige à pratiquer les cérémonies religieuses, ce qu'ils font très-exactement ; mais ils n'en sont pas moins regardés comme une marchandise ; on les exporte à Tripoli, à Maroc, et sur d'autres parties de la côte, où ils ne sont pas aussi heureux qu'à Temboctou ; c'est toujours avec regret qu'ils partent de cette ville, quoiqu'ils ignorent le sort qui leur est destiné.

Au moment où je la quittai, je vis plusieurs esclaves, quoique ne se connaissant pas, se faire réciproquement des adieux touchants ; la conformité de leur triste situation excite entre eux un sentiment de sympathie et d'intérêts mutuels ; ils se font de part et d'autre des recommandations de bonne conduite. Mais les Maures chargés de les emmener pressent souvent leur départ, et les arrachent à ces doux épanchements si bien faits pour apitoyer sur leur sort.

Etant à la mosquée, un Maure d'un certain âge s'approcha de moi gravement et, sans me parler, mit dans la poche de mon coussin une poignée de cauris, monnaie du pays : il s'éloigna si promptement qu'il ne me donna pas le tems de le remercier. Je fus très-surpris de cette manière délicate de faire l'aumône.

La ville de Temboctou peut avoir trois milles de tour ; elle forme une espèce de triangle : les maisons sont grandes, peu élevées, et n'ont qu'un rez-de-chaussée ; dans quelques unes, on a élevé un cabinet au-dessus de la porte d'entrée. Elles sont construites en briques de forme ronde, roulées dans les mains et séchées au soleil ; les murs ressemblent, à la hauteur près, à ceux de Jenné.

Les rues de Temboctou sont propres et assez larges pour y passer trois cavaliers de front ; en dedans et au dehors, on voit beaucoup de cases en paille, de forme presque ronde, comme celles des Foulahs pasteurs ; elles servent de logement aux pauvres et aux esclaves qui vendent des marchandises pour le compte de leurs maîtres.

Temboctou renferme sept mosquées, dont deux grandes, qui sont surmontées chacune d'une tour en brique, dans laquelle on monte par un escalier intérieur.

Cette ville mystérieuse, qui, depuis des siècles, occupait les savans, et sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et sur son commerce avec tout l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant, sur lequel il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris, tels que le *mimosa ferruginea*, qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds, elle n'est fermée par aucune clôture ; on peut y entrer de tous côtés ; on remarque dans son enceinte, et autour, quelques *balanites agyptiaca*, et un palmier *doum* situé au centre.

Temboctou peut contenir au plus dix ou douze mille habitants, tous commerçants, en y comprenant les Maures établis. Il y vient souvent beaucoup d'Arabes, amenés par les caravanes, qui séjournent dans la ville, et augmentent momentanément la population. Au loin, dans la plaine, il croît quelques graminées, mêlées de chardons, dont les chameaux se nourrissent. Le bois à brûler est d'une grande rareté aux environs ; on va très-près de Cabra pour s'en procurer ; on en fait un objet de commerce, et les femmes le vendent au marché. Les riches seuls en brûlent ; les pauvres font usage de fiente de chameau. L'eau se vend également sur le marché : les femmes en donnent une mesure d'environ un demi-litre pour un cauris.

(A continuer.)

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE DE PARIS.

Que cette jeune femme a de grâces ! Quelle recherche dans sa toilette ! Son pied mignon, élégamment couvert d'un bas

de soie à jour, semble à l'aise dans la plus étroite des chaussures. Une robe de satin noir, artistement découpée, caresse une taille des plus sveltes. L'œil indiscret du spectateur plongeant avec curiosité sous la forme d'un large chapeau de paille, découvre les plus beaux yeux du monde, des cheveux d'un blond parfait, et des traits distingués. Quel délit a donc pu l'amener sur les bancs des malfaiteurs ? C'est au culte de la plus pure, de la plus chaste des divinités que s'est consacrée Madame Houdard ; c'est de l'hymen qu'elle s'est établie grande pourvoyeuse ; en un mot, elle a tenu une agence de mariages. Depuis long-temps, les journaux ont répandu son nom et son adresse. Rivale des Willaume, des Foy et autres messieurs brevetés, elle a long-temps offert aux hommes fatigués du célibat des compagnes douces, sages, bien nées, douées au physique des qualités les plus brillantes, et possédant au moral des dots de 100,000 à 500,000 fr. Aussi la foule, si on l'en croit, a été considérable à son bureau. La vue de la mariée déterminait les plus indécis. Elle a, si on l'en croit encore, présidé aux plus riches, aux plus heureuses unions. Les services de la jolie mariée n'étaient pas, comme on peut croire, désintéressés. Pour qu'elle voulût bien s'occuper de vous, et vous mettre en rapport, il fallait d'abord prendre un abonnement de trois mois. Au moyen de cet abonnement, souscrit sur joli papier rose, et de 72 fr. payés d'avance, M^{me} Houdard s'engageait à vous faire voir pendant trois mois toutes les filles ou veuves dont la main, le cœur et la fortune étaient à sa disposition. Un mariage manqué, désappointé, marchand de liqueurs, est venu interrompre le cours de ses succès, en portant contre elle une plainte en escroquerie. Laissons parler le plaignant :

« Je me suis adressé à madame pour me marier, a dit celui-ci d'un air moitié naïf moitié malin ; elle me dit : Parbleu, M. Léard, j'ai votre affaire ; j'ai là sous la main une jeune et jolie femme ; c'est ma foi la veuve d'un médecin, la parente d'un avocat ; c'est tout ce qu'il vous faut. Quant à la dot, c'est superbe ! c'est magnifique ! 150 à 200,000 fr. des biens au soleil ! » Je me dis : Voyons un peu. On commença par me faire payer les 72 fr. d'abonnement ; quelque tems se passa, rien cependant n'arrivait : il fallait je ne sais combien de symétries pour en venir au but. Enfin je fus invité à un dîner un jour où la veuve en question devait venir, sous le prétexte, disait-on, d'acheter de la toile. Une jeune femme se présenta et fut invitée à dîner ; elle accepta. J'ai su depuis que cette veuve de médecin, que cette nièce d'avocat, n'était autre qu'une demoiselle Aldégonde, se disant couturière et étant quelque chose de pis. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette mademoiselle ou madame Aldégonde était une femme qui se prêtait volontiers à ces circonstances-la. Je voulus voir où ça irait ; je feignis d'en vouloir venir au fait ; mais on m'opposait mille choses, ou balbutiait. Je reçus enfin une lettre par laquelle on me faisait savoir, en bons termes, de ne plus revenir sur l'objet ; on m'apprenait, par ce *poulet*, que l'oncle avocat voulait marier sa nièce Mlle Aldégonde à un employé du Trésor. »

Mlle Bonhomme, servante de la prévenue au moment où les faits de la plainte avaient lieu, est entendue. « Je voyais, dit elle, des Messieurs venir très-souvent chez Mme Houdard ; ces Messieurs venaient pour se marier et on leur présentait toujours la même dame. Cette dame était Mlle Aldégonde. Quand il y avait deux ou trois Messieurs à la fois dans le bureau, Mlle Aldégonde, qui venait d'être présentée à l'un d'eux, faisait semblant de sortir, et rentrait par une autre porte chez Madame ; alors on la présentait de nouveau à un autre. Quand tous les Messieurs étaient partis, ces dames se réunissaient ensemble et riaient comme des bienheureuses, en disant : En voilà encore d'attrapés. »

M. le président : Savez-vous si Mlle Aldégonde avait quelque chose pour sa peine ?

Mlle Bonhomme : On m'a dit qu'elle avait cent sous par homme ; mais je n'en suis pas sûre.

M. le président : Savez-vous s'il y avait d'autres femmes qu'on présentait ainsi à ceux qui voulaient se marier ?

Mlle Bonhomme : Je n'en sais rien ; mais on m'a dit qu'avant moi il y avait deux dames qui servaient à ces mariages-là.

M. le président : Avez-vous vu des personnes autres que le plaignant donner de l'argent pour être mariées ?

Mlle Bonhomme : Ah oui ! j'ai vu entre autres un sergent-major de la garde royale, un bel homme, ma foi. Mme Houdard lui a même dit : « Tournez-vous donc, Monsieur, que je voie votre figure et que je vous dise si vous conviendrez. »

La prévenue oppose des dénégations aux charges que ces deux dépositions semblent élever contre elle. A l'entendre, elle a fait de nombreux mariages : « Je suis prête, dit-elle, à en donner confidentiellement la liste à M. le président ; mais le Tribunal sent très-bien que je ne puis livrer des noms honorables à la publicité ; j'ai promis le secret, et mon intérêt personnel ne me le fera jamais rompre. J'ai voulu marier le plaignant comme j'en ai marié beaucoup d'autres ; mais les renseignements qu'on a pris sur lui ont rendu la chose impossible. C'est une basse haine qui l'anime. Quant à la fille qui a déposé contre moi, elle est de connivence avec lui ; c'est le plaignant qui l'a fait sortir de chez moi, et depuis ce tems-là on assure qu'il en prend un soin tout particulier. »

Le Tribunal, après avoir entendu le réquisitoire du ministère public et la plaidoirie de Me Scellier, a jugé, en droit, que le fait imputé à la prévenue ne constituait pas le délit d'escroquerie prévu par l'art. 405 du Code pénal, attendu que la remise des 72 francs avait précédé, au dire même du plaignant, les manœuvres de la femme Houdard. Elle a en conséquence été renvoyée des fins de la plainte.

Sa joie a été telle en entendant la sentence d'acquiescement, qu'elle a été subitement saisie d'une violente attaque de nerfs. On l'a emportée sans connaissance hors de l'audience.

MÉLANGES.

LE BRICK-RESTAURANT.

La civilisation gastronomique marche avec le siècle : déjà la politique ne pouvait plus faire un pas sans le secours des dîners ; toute la diplomatie pivote à présent sur la bonne

chère : et voilà que la guerre à son tour fait usage des batteries de cuisine. Le *Brick-Restaurant* est un si heureux essai que nous ne saurions trop l'encourager ! De grandes destinées vont dépendre de cette innovation. Quand presque tous les journaux, en concurrence avec le télégraphe, ont des rédacteurs attachés à l'expédition d'Alger, le *Gastronome* a envoyé un des siens, un expert en gueule, qui s'embarque sur le navire le plus intéressant de la flotte.

Voici les nouvelles que nous transmet ce député fidèle à son mandat :

Le *Brick-Restaurant* est remarquable par l'élégance de sa coupe, par la légèreté de sa mâture, il ne craint pas les voies d'eau ; on dirait le vaisseau qui a l'honneur de figurer dans les armées de la ville de Paris. L'intérieur, décoré avec goût, meublé magnifiquement, est divisé en compartiments avec la plus heureuse symétrie ; dans ces chambres, qui valent les plus jolis boudoirs de la Chaussée-d'Antin, l'utile et l'agréable se trouvent réunis. C'est là que logent les amateurs de la guerre en perspective.

Une salle aussi vaste que le permet la capacité du bâtiment est tapissée, vernissée et parée avec un luxe et une recherche dignes de Bédel ou de Mégret. Là, des tables fixées dans le plancher, pour obvier aux inconvénients du tanguage et du roulis, s'alignent avec un ordre admirable. On peut en dire autant des sièges moelleux et élastiques : tel est le lieu des séances.

Vers la sainte-barbe, l'industriel ingénieur a établi les cuisines, où tout est en fer et maintenu par de fortes chaînes ; sans cette précaution, marmites et casseroles seraient bientôt sans dessus dessous. Des chefs habiles, qui ont entre leurs mains le sort de l'établissement, ne négligent rien pour soutenir une réputation justement acquise en terre ferme, et dont ils sont plus jaloux que leurs camarades embarqués sur le reste de l'escadre. On sait que la propreté n'est pas la vertu distinctive des cuisiniers d'équipages : voilà l'origine du mal de mer.

Mais ici, il s'agit avant tout de satisfaire de fins connaisseurs, des Lucullus qui font un voyage d'agrément, et le *Brick-Restaurant* serait déshonoré à jamais s'il ne remplissait pas toutes les conditions de son bon nom. Entrons au dedans !!!

Sur le gaillard d'arrière sont les cages à poules, à canards, dindons, etc. Dieu sait comme on engraisse avec soin ces intéressants passagers !

Ce n'est pas seulement avec des grains qu'on les nourrit : il y a des pâtes que la chimie a préparées, et ce qui prouve la tendre sollicitude du capitaine, c'est que même l'herbe fraîche ne manque pas à ses volatiles ; le même procédé qui fait pousser à fond de cale des végétaux à l'usage de la volaille, produit aussi épinards, cressons, salades, céleris et autres, pour accompagner le rôti de messieurs les consommateurs. Qu'on ne nous parle plus des jardins suspendus de Sémiramis.

La cambuse est particulièrement d'une richesse reconfortable. Les crus les mieux fumés semblent s'y être donné rendez-vous : le Tokai et le Clos-Vougeot, le Frontignan et le Lafitte, la Côte-Rotie et le Madère. Il n'est rien de médiocre dans le *brick-modèle*. On se croirait encore à Paris, chez Beauvilliers ou chez Lointier ! « Virez de bord ! carguez les voiles ! mettez à la cape ! jetez la sonde ! un consommé pour deux ! »

Quand l'escadre appareillait, le *Brick-Restaurant* a fait son salut avec non moins de solennité que les autres vaisseaux, mais d'une manière plus anacréontique : tous les soldats de Comus se sont trouvés les armes à la main, c'est-à-dire, attaquant à la fourchette, chapons, caillies et pigeonneaux ; les soldats de Mars n'expédieront pas les Algériens avec plus d'héroïsme. Au lieu de lancer des fusées à la Congreve, nos féaux et amés ont fait partir force bouchons de Champagne, et aux arcs-en-ciel tracés par ce liquide pétillant, on eût dit un petit bombardement d'Alger en miniature.

Ces aimables pronostics ont inspiré à l'équipage la plus joyeuse espérance. On est certain de la victoire, et déjà l'on enregistre le programme des toasts qui seront portés lorsque le pavillon français flottera sur le nid de ces pirates, coupables de ne pas boire de vin. *Alléluia !*

LE GASTRONOME.

LE NABAB.

Au nord de l'Indostan, dans la province du Khoragan, la ville de Bender-au-Port était gouvernée par un nabab, brave et honnête gouverneur s'il en fut jamais ; passant le jour accroupi sur son tapis, fumant de l'excellent tabac ou mâchant du bétel qu'il mêlait avec l'arec, parce que son médecin lui avait dit que l'arec mêlé au bétel fortifie singulièrement l'estomac.

Ses sujets avaient pour lui du respect et, qui plus est, de l'amour ; il n'avait pour le séparer de son peuple ni janissaires, ni strélitz ; les brachmanes ne l'approchaient qu'à la distance strictement nécessaire pour lui faire entendre la lecture du *Veidam* qui se lisait très-haut ; sa pipe était longue et ornée de saphirs ; enfin c'était un prince très-heureux.

Un jour, il avait la tête étourdie par la fumée du tabac, ses mâchoires étaient fatiguées de triturer du bétel ; il s'avança sur une terrasse et laissa tomber un regard sur son peuple.

Grande fut la surprise du bon nabab, quand il vit des hommes tristement déguenillés, avec des joues creuses et des yeux ternes.

Et son médecin lui ayant dit que ces hommes avaient faim, il se fit expliquer ce que c'était qu'avoir faim.

Plus grande encore fut la surprise du bon nabab, quand il n'entendit pas les cris accoutumés de : *Vive notre nabab !* Ce concert de voix discordantes était une musique qui ordinairement souriait mélodieusement à son cœur.

Il se retira sombre et pensif, recroisa ses jambes, et remacha du bétel auquel il oublia de mêler de l'arec.

Il fit appeler les commis qui administraient sa province.

Il leur dit ce qu'il avait vu et ce qu'il n'avait pas entendu. Les commis avaient un peu envie de rire, en voyant un monarque triste du malheur de ses sujets, mais ils ne rirent cependant pas. Ils dirent au prince :

« Le peuple ne veut plus donner à manger ni aux brachmanes ni à nous. »

Le prince leva la tête.

— Les commis firent publier à son de trompe qu'il était défendu au peuple d'avoir les joues creuses et les yeux ternes ; il devait aimer et vénérer les commis et bien nourrir les brachmanes.

Son... (Il y avait ici de grandes menaces.)

Le nabab retourna sur la terrasse, assembla le peuple, et lui dit :

« Pourquoi avez-vous les joues creuses et les yeux ternes ? pourquoi n'aimez-vous pas mes commis ? pourquoi ne voulez-vous pas nourrir les prêtres de Brama ? »

Un homme du peuple. Nous travaillons comme des chameaux et nous mourons de faim, parce que les commis et les prêtres de Brama mangent tout ce que nous récoltons... Nous n'aimons pas les commis, parce que l'un est un traître, l'autre un ami de nos ennemis, l'autre un pirate, l'autre un homme sans capacité, etc. »

Et tout le peuple cria : « Il dit vrai. »

Et le nabab se fit apporter des lacets de soie verte.

Et il dit à ses commis : Allez vous faire pendre ailleurs.

Et le lendemain, le peuple criait : *Vive notre nabab !*

Et le nabab machait son bétel avec de l'arec, et était le monarque le plus heureux du monde.

Un homme se présente à la barrière de Paris en 1793 ; on lui demande son nom : « Monsieur le marquis de Saint-Cyr. — Citoyen, le mot *Monsieur* n'est plus français. — Ah ! pardon, le marquis de Saint-Cyr. — Citoyen, la nation a aboli les marquises. — Ah ! c'est juste ; je m'appelle de Saint-Cyr. — Nous ne connaissons point aujourd'hui de de devant les noms de citoyens. — En ce cas, mon ami, mettons *Saint-Cyr* tout court. — La nation a rejeté tous les saints. — Eh bien ! citoyen, il y a encore un moyen, mettons *Cyr*. — Il n'y a point de sires. »

C'est ainsi que le pauvre marquis se trouva sans nom à la porte de Paris.

On dit que le manuscrit de *Waverley* demeura plus de trois semaines enseveli sous la poussière d'un comptoir de libraire, sans qu'on daignât y jeter un coup-d'œil. Walter Scott a avoué lui-même qu'il eût été enchanté de vendre cinquante guinées ce manuscrit, son premier ouvrage, source de sa gloire et de sa fortune.

Un coureur a donné, le 20 mai, une représentation à Nantes au bénéfice des pauvres. Il a parcouru un espace de 5 lieues dans une heure, le tout avec l'habillement complet d'un soldat portant armes et bagages, et en mangeant, chemin faisant, six œufs durs et une salade.

Dans un salon où il était question des incendies qui désolent la Normandie, on disait que le ministère venait d'y envoyer deux régiments de la garde. Pourquoi pas des pompiers ? demanda une petite fille.

ANNONCES.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, à l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter. Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens,	
	J. W. Francis,	
	J. J. Graves,	
à Philadelphie	R. Laroche	
	Thos. Harris	
à Baltimore	Samuel Baker	Professeurs
	R. W. Hall	de l'université
	V. Potter, etc.	de Maryland.

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, ceux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talents distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la déchéance, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout postiche en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité : étant habitué à contenir les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10.

AVIS IMPORTANT.

M. JEAN-BTE. REY vient de former dans Church-street, No. 104, un entrepôt de diverses DENRÉES DE PROVENCE, telles que Vin rouge de la Malgue, Eau-de-vie blanches et colorées, Capres, Olives, etc., toutes exclusivement récoltées dans les propriétés que son père possède à Toulon. L'exposition avantageuse du sol, et les soins que son père ne cesse de se donner pour obtenir de ses vignobles une liqueur aussi agréable que salubre, enhardissent M. Rey à annoncer au public la qualité de Vin la plus supérieure, et lui permettent, vu l'économie des frais, de la lui offrir à 4 shillings le gallon, ou dix cents la bouteille.

On trouvera également chez lui des Saucissons d'Arles, du Savon de Marseille et des Chataignes blanches, le tout de premier choix, et qui, ainsi que les denrées récoltées et mentionnées plus haut, sont à des prix très-moérés.

Une ou deux personnes (gentlemen) ayant besoin d'appareils garnis, en trouveront de très-propres, et agréablement situés, dans une maison occupée par une famille peu nombreuse. S'adresser au No. 60 Chapel street, troisième maison au nord de Reed street.

41-1 f

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles ; et à 50 cents par gallon, pris par damejeannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine de prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles ; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE ET DE DÉPÔTS, A NEW-YORK.

(New-York Life Insurance and Trust company, 38 Wall-st.)

Les commissaires de la compagnie d'Assurance sur la Vie, et de dépôts, de New-York, préviennent le public qu'elle est prête à commencer ses opérations, en conformité des dispositions énoncées dans sa charte.

1^o Elle assurera la vie, et fera vente et achat d'annuités.

2^o Elle recevra l'argent en dépôt, en payera l'intérêt, et le cumulera au capital.

3^o Elle régira les biens confiés à ses soins.

Sous le premier rapport, elle a en vue de faciliter ceux qui s'inquiètent des moyens de s'assurer un bien-être dans un âge avancé, ou qui s'intéressent à celui d'une femme, d'un enfant, ou d'un ami, et qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour atteindre l'objet de leurs désirs ; elle leur met à même de le réaliser sans qu'ils soient exposés à éprouver des inconvénients, ou des privations immédiates.

Le second comprendra la réception de fonds en dépôt, dont le produit sera réparti suivant les vues diverses ou les besoins de ceux qui auront déposé ; le capital sera remis à l'expiration du terme convenu, à la personne qui en aura fait le versement, à ses représentants légaux, ou à la personne désignée dans l'acte de dépôt.

La compagnie recevra l'argent en dépôt, et en donnera des récépissés aux conditions suivantes :

On ne recevra aucune somme au dessous de cent dollars, et la compagnie ne payera aucun mandat au-dessous de cette somme, à moins qu'il ne soit tiré pour solde de compte.

Tous les fonds placés en dépôt pour un terme moindre d'un an, seront déposés pour plusieurs mois, et dans tous les cas pour deux mois au moins à compter du jour du dépôt.

On payera un intérêt de trois pour cent l'an, sur toutes les sommes versées en dépôt pour un terme qui n'excèdera pas quatre mois. Si le dépôt est fait pour plus de quatre mois, mais pour moins d'une année, l'intérêt sera alloué à raison de quatre pour cent l'an ; et si le dépôt doit excéder le terme d'une année, on conviendra spécialement du taux de l'intérêt.

Dans les cas où tous les fonds mis en dépôt n'auront pas été retirés à l'expiration du terme fixé, ils seront laissés en mains de la compagnie pour un autre terme qui ne sera pas moindre de trente jours, et l'intérêt sera reconnu, comme si le dépôt avait été fait originairement, pour cette période additionnelle.

Lorsqu'un dépôt aura été effectué pour plus d'un an, on pourra s'entendre pour que le paiement de l'intérêt ait lieu avant l'échéance de remboursement du capital, soit annuellement, par semestre, ou tous les trois mois. Si le dépôt est fait pour moins d'un an, aucun intérêt ne sera payé avant l'époque déterminée pour le remboursement du capital.

La troisième branche d'opérations s'étend à l'exercice des curatelles en vertu de dernières dispositions testamentaires, et pour l'avantage des mineurs ; à prendre charge des propriétés et des effets des débiteurs insolubles, des corporations dissoutes, ou dont l'action est suspendue, à la gestion des biens des lunatiques, et à agir à titre d'assignation dans l'intérêt de créanciers.

Pour de plus amples renseignements sur la nature des opérations de la compagnie, et la manière dont elles seront traitées, les commissaires se réfèrent au prospectus publié ce jour, dont copie sera remise, ou envoyée au domicile de toute personne qui en fera la demande au président. Toutes les lettres d'affaires adressées au Président devront être affranchies.

Heures de Bureau, de dix heures du matin, à trois heures de l'après-midi. Wm. BARD, Président.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica..... 36 cents.	Small Pica..... 8 cents.
Long-Primer..... 40	Brevier..... 56
Bourgeois..... 46	Minion..... 70
Nonpareil..... 90	Pearl..... \$10
Diamond..... \$2.	

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Win. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p.c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabrications. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$13, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression ; pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.